

folio
POLICIER

CARYL FÉREY

THRILLER

Paz

FOLIO POLICIER

Caryl Férey

Paz

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2019.

Couverture : D'après photo © Stanislas Guigui / Agence VU.

Caryl Férey, né en 1967, écrivain, voyageur et scénariste, s'est imposé comme l'un des meilleurs auteurs du thriller français en 2008 avec *Zulu*, Grand Prix de littérature policière 2008 et Grand Prix des lectrices de *Elle* Policier 2009, avec *Mapuche*, prix Landerneau polar 2012 et Meilleur Polar français 2012 du magazine *Lire*, et, plus récemment, *Condor*.

Aux femmes qui partent,
Emma, ma fierté muette – continue, continue comme ça...
Et Mona, qui va vent de face

PREMIÈRE PARTIE

LA VIOLENCIA

Lautaro s'éveilla, la main posée sur la fesse d'une femme. Il ne savait pas si le jour était levé derrière les stores, si son horloge biologique lui jouait des tours, pas même le nom de la fille qui lui tournait le dos dans le lit king size ; entre deux eaux, il se laissa flotter dans le marigot. Les images couraient toutes seules dans son esprit, des images sans queue ni tête entrecoupées de flashes incohérents. Il vit son frère faisant face à un peloton d'exécution, un prêtre à ses côtés récitant quelques saintes Écritures tandis qu'un sang mauve coulait de sa chasuble, trouée à la poitrine. Il vit une orchidée blanche sous les spots d'une serre tropicale, lui, pataugeant dans le parterre de fleurs entretenues par sa mère, et son père qui le grondait comme s'il avait dix ans. Il vit les vagues furieuses d'une mer de mercure qui l'éclaboussaient d'écume brûlante, l'océan qui se soulève et l'aspire pour l'emporter vers le fond sous un rire dément sorti tout droit de son cerveau. Il vit des paysans aux dents sciées souriant dans une casemate alors qu'on allait les tuer, de pauvres hères qui ne comprenaient pas ce qu'on leur voulait et qui s'entassaient là comme des bûches, puis l'un d'eux se dresser à la lueur de la

torche qu'il portait à la main, un Indien analphabète au front cerclé d'or proférant des paroles vengeresses, mais il n'y avait rien à craindre des esprits de la forêt, ces gens-là n'avaient jamais su s'imposer dans le paysage, le décor n'était pas pour eux, d'ailleurs l'Indien de malheur disparut à son tour, emporté par le flux. Lautaro croyait émerger du sommeil, il sombrait dans le paradoxal : Rachel dansait maintenant au milieu d'une foule joyeuse, aimante enfin, sauf qu'il ne fallait absolument pas rester là, sa peau faisait des cloques proches de l'ébullition, et l'alerte sonnait. Il se sentit basculer quand une mélodie connue retentit sur le toit du monde : l'écho du portable posé sur la table de nuit.

Lautaro se rattrapa au vide, comprit en une seconde qu'il divaguait, saisit le smartphone à portée de main et déchiffra l'heure sur le cadran – 4 h 47.

Il lui fallut quelques secondes pour oublier ses visions absurdes, la fille qui tendait son cul à ses côtés, et décrocher avant le déclenchement de la messagerie.

— C'est Diuque, fit la voix dans le combiné.

— J'ai vu, marmonna Lautaro en quittant les draps.

Il fit quelques pas encore malhabiles sur le parquet.

— Je te réveille, j'imagine.

— Dis-moi plutôt pourquoi.

— Un autre cadavre, annonça Diuque. À la Candelaria. À la vue de tous et dans un sale état.

— Putain...

— Pire que ça.

Lautaro évacua la chambre en automate. Le lieutenant Diuque était une des rares personnes au courant de l'affaire, affecté aux patrouilles de nuit pour le cas où ce genre de chose arriverait. Il parlait en pointillé au téléphone, manifestement secoué par la

découverte, donna quelques infos complémentaires dont l'adresse – plaza de los Periodistas, à quelques *cuadras* de là.

— J'arrive, abrégea Lautaro.

Lautaro Bagader n'aimait pas se faire tirer du lit en pleine nuit, encore moins en laissant quelqu'un derrière lui : il tapota le cul de la fille pelotonnée sous son nid de coton – Diana, il avait retrouvé son prénom, ramassée la veille sur Tinder.

— Bouge tes fesses.

— Mmm...

— Allez!

La fille grogna en espérant gagner un peu de sommeil, visiblement elle non plus n'aimait pas se faire jeter du lit, une quadra dont les cheveux châtain mi-longs s'évasaient sur ses épaules, le drap serré dans ses poings comme si elle cherchait à se protéger de quelque chose.

— Bouge, je te dis!

— Mmmm... Quoi?

Sa voix traînait sur des kilomètres.

— Il faut que je file, la pressa-t-il. Un problème urgent. Allez, debout.

La fille mâchait ses mots, qui n'avaient pas l'air très bons.

— Je claquerai la porte en partant, marmonna-t-elle, le visage enfoui dans l'oreiller.

— Pour que tu choures ce qui traîne, merci. Maintenant remue-toi.

Diana se redressa enfin, le visage embrumé.

— Dis donc, pour qui tu me prends?

— Saute dans ta culotte, Cendrillon : on part dans trois minutes, le temps d'une douche.

Lautaro fila vers la salle de bains, quelques affaires

dans les mains tirées de la commode. Il ne savait rien d'elle lorsqu'il l'avait rejointe au restaurant – ils allaient baiser sous pseudo, pas se raconter leur vie, et il évitait soigneusement les sujets qui pouvaient le trahir. Prof de sport, c'est ce qu'il avait dit à sa maîtresse du soir, histoire qu'elle ne prenne pas ses jambes à son cou. L'eau tiède ragaillardit ses muscles, la tête suivrait bientôt. Déjà ses visions nocturnes s'effaçaient. Il en avait des tonnes, souvent cauchemardesques, se réveillait en leur crachant à la gueule. Rien subir.

Lautaro se sécha rapidement, croisa son reflet dans le miroir, se reconnut à peine sous son masque de quadra aux abois – ça faisait au moins un point commun avec la fille de Tinder –, sortit de la salle de bains, les cheveux encore mouillés, des picotements sur l'épiderme. Diana errait dans le couloir qui séparait le bureau des toilettes, un soutien-gorge noir et une petite culotte assortie sur ses jolies fesses.

— Toujours pas prête ?

— J'ai le temps de pisser, non ?

Elle faisait la gueule. Ils étaient deux.

Habillés en quatrième vitesse, ils descendirent les cinq étages sans échanger un mot dans l'ascenseur, Lautaro vêtu d'un costard noir sans cravate, Diana de la jupe courte et du chemisier bleu pétrole qu'elle portait la veille.

— C'est agréable, les réveils avec toi, fit-elle une fois sur le trottoir.

— Désolé, je n'ai pas le temps de te déposer. Tu as appelé un taxi ?

— Ne te fatigue pas pour moi.

— Tu es sûre ?

— Aussi sûre que tu es prof de sport.

Diana le fixait comme une chef de meute le mâle alpha.

— Bon, dit-il sans autre commentaire, alors salut.

Ils se quittèrent devant l'immeuble de la Macarena, elle hébétée par ce qu'il fallait bien prendre pour de la goujaterie, lui l'esprit déjà ailleurs. À la Candelaria, où l'attendait Diuque.

Lautaro Bagader avait écrasé la contestation, les laudateurs qui vous tirent dans le dos, fermé le clapet des journalistes, des sceptiques, des pleutres, des pleurnicheurs. Quatre-vingt-dix pour cent des crimes n'étaient jamais élucidés en Colombie : Lautaro avait écrémé la flicaille fournie par son père pour constituer son unité d'élite, il avait sécurisé des quartiers entiers, balayé devant la porte des politiques qui auraient pu lui compliquer la vie, mis des gens dans sa poche comme on y enfonce le poing, repoussé la chienlit, nettoyé les rues des crasses humaines qui pullulaient à Bogotá, sans repos ni merci. On le disait cynique, raciste, violent, sexiste, impitoyable, retors, Lautaro Bagader emmerdait son monde. Il avait un groupe efficace, entraîné, avec des systèmes de primes qui offraient une solution à la corruption généralisée. Il avait viré les lopettes qui se prenaient pour des aigles, les feignasses, encouragé les filles qui avaient du cran, étanchéifié le navire amiral, posé des mines aux quatre coins de la ville, parmi lesquelles un réseau d'informateurs comme des cellules autonomes qui ne rendaient de comptes qu'à lui ou à Diuque, son chien de guerre.

L'affaire qui l'occupait sentait la pisse froide contre un mur en parpaing. Lautaro avait doublé les

récompenses pour obtenir des infos, sans résultat. Les cadavres s'accumulaient. Plus d'une trentaine, dont la moitié hors de sa juridiction, et tous n'avaient sûrement pas encore été découverts : un bombardement de morts, par petits bouts éparpillés comme des munitions à fragmentation touchant la population civile. Les médias n'étaient pas au courant, focalisés sur les premières élections depuis les accords de paix. Ça ne durerait pas.

5 h 12 au cadran. La Camaro fonça sur l'avenue vide, grilla deux feux et atteignit le quartier historique de la Candelaria. Il n'y traînait que des ombres défaites sur les pavés à cette heure, quelques rebuts des *barrios* épuisés par la nuit qui erraient en fouillant les poubelles, dans l'espoir de trouver un touriste éméché à détrousser, et qui disparaissaient avec le jour comme des vampires en solde. Lautaro arriva plaza de los Periodistas, sa chemise blanche fourrée à la va-vite dans un pantalon noir qui sortait du pressing. Il claqua la portière de la Chevrolet, marcha vers la voiture de patrouille qui bloquait l'accès à la scène de crime, un œil sur les rubans jaunes tirés plus loin.

Un bleu en uniforme montait la garde, un agent affecté aux patrouilles qui n'appartenait pas à son unité : Valdès, d'après ce que lui avait dit Diuque au téléphone, un échelas qui descendait de sa colline et touchait sa dîme avec une avidité d'âne devant l'auge. Il portait une arme à la ceinture et un duvet de moustache pour marquer sa virilité.

— C'est toi, don Diego, qui es arrivé le premier sur les lieux ?

— Heu... Oui, colonel !

— Explique-moi tout avant que je t'épile.

Valdès ne se laissa pas décontenancer par le chef des Homicides.

— Eh bien, je patrouillais dans le quartier avec mes collègues quand on a reçu un appel du central au sujet d'un corps plaza de los Periodistas. On a sécurisé la zone, le temps que le lieutenant Diuque arrive, dit-il en se tournant vers les hommes qui avaient investi la fontaine.

— Tu as vu le cadavre ?

— Oui, colonel.

— C'est pour ça que tu fais cette tronche ?

— Oui, colonel.

— Vous êtes combien dans votre patrouille, trois ?

— Oui, colonel.

— C'est bien, tu connais mon grade. Bon, continuez à tenir les chiens et les badauds à distance, enchaîna Lautaro. Et pas un mot sur ce que tu as vu, à qui que ce soit, même pas à ta maman si tu en as une. Si j'apprends que quelque chose a fuité par ta faute ou celle d'un des deux minus qui t'accompagnent, je me charge personnellement de brûler ta petite moustache : c'est clair, don Diego ?

— Oui... Oui, colonel.

Valdès rougit sous les réverbères cassés. Lautaro le laissa devant la voiture et se dirigea vers la fontaine où son équipe finissait de s'activer. Une brise humide soufflait sur la place mal foutue, avec ses arbustes rachitiques, ses dalles rendues glissantes par la pluie et ses kiosques fermés. Lautaro avait dormi trois heures, oublié la fille échouée dans son lit, l'esprit maintenant concentré sur ce qu'il avait à faire.

De jour, la Candelaria bruissait de marchands ambulants, de bus publics bondés et de touristes qui venaient visiter les bâtiments coloniaux, mais la nuit

découpait la peau du quartier : autour de la plaza de los Periodistas, il ne restait plus que des trottoirs défoncés, des nids-de-poule au milieu de l'asphalte, des murs gris dégradés par le temps et la pollution, un long bassin à sec où quelques flaques éparses croussaient, et une fontaine aux jets impuissants depuis longtemps. C'est là qu'on avait découvert le corps.

Diuque attendait devant les rubans jaunes. Coupe à la mode iroquois, mâchoires et carrure de poids lourd, adepte des salles de sport, des techniques de combat et du tir de précision, Diuque avait de la jugeote pour un tueur assermenté. Lautaro en avait fait son bras droit, une relation professionnelle qui n'incluait pas même un verre après le boulot – pour se raconter quoi, leur vie ?

Lautaro se dirigea vers ses hommes, les mains dans les poches de son pantalon de costard, mais personne ne s'y trompait.

— Le corps est dans le bassin, fit Diuque. Je n'ai touché à rien.

— Encore heureux. Et l'ambulance ?

— En route.

Lautaro lui rendait une demi-tête mais le monde avait tendance à rapetisser autour de lui.

— Des infos sur la personne qui a prévenu le central ?

— Non, juste un appel anonyme. On est arrivés sur les lieux aussi vite que possible ; la patrouille municipale était déjà là.

— Les trois andouilles, renvoya-t-il d'un coup de tête par-dessus son épaule.

— Oui.

— Pas d'autres témoins ?

— La place était déserte quand on a débarqué, mais avec les loques qui traînent la nuit dans le quartier...

Lautaro acquiesça – n'importe quel connard pouvait alerter les médias dans l'espoir de ramasser quelques pesos, filmer ou photographier le cadavre pour le mettre sur YouTube.

— Il y a deux caméras de surveillance, dit-il, une à l'entrée de la banque, l'autre à celle du musée. Tu vas me chercher les bandes.

Le lieutenant opina, pâle sous les réverbères.

— Je te préviens, c'est pas beau à voir, dit-il.

Lautaro grommela le temps de faire le vide – Diuque n'était pas du genre impressionnable –, sortit les mains de ses poches pour relever le ruban qui délimitait la scène de crime. Ce qu'il découvrit fut à la hauteur de ce qu'il avait imaginé sur la route : la femme était nue, posée en évidence dans la fontaine asséchée, mais on avait scié ses bras et ses jambes avant de les lui enfoncer de moitié dans le torse et le bassin, la rapetissant d'autant. Lautaro alluma la Maglite qu'il gardait dans la poche de sa veste. Il avait déjà vu cette coupe dite du « vase à fleurs », quand on vidait les entrailles de la victime pour y introduire ses membres amputés et la rendre difforme. L'aspect du cadavre était de fait ridicule : avec ses bras qui commençaient aux coudes et ses jambes aux genoux, on aurait dit une naine de foire ensanglantée. Ridicule et absolument effrayant.

Lautaro retint les cris dans son ventre, concentra sa torche sur le visage. La fille était jeune, autour de vingt ans, brune, yeux sombres encore ouverts, nez aquilin, peau fatiguée, probablement assez jolie en d'autres circonstances. Pas de maquillage, de bijoux, de blessures par balles, mais plusieurs rougeurs sur

le corps laissant penser qu'elle s'était débattue et une sérieuse entaille à l'abdomen. Sa tête penchait bizarrement. La nuque brisée, sans doute, qui avait dû provoquer la mort. Il l'espérait pour elle. Le légiste lui en dirait plus.

Diuque restait à distance. Il savait que le boss avait envie de vomir, qu'il valait mieux ne pas assister à ce qu'il pouvait prendre pour un moment de faiblesse. Lautaro se retourna enfin.

— Couvre-moi ça, ordonna-t-il. Et dis à l'équipe scientifique de se bouger le cul : le jour va bientôt se lever. Je veux ton rapport à midi, en main propre.

— Ce sera fait.

Le vent chassait les frissons sur la place détrem-pée. Lautaro repoussa les rubans jaunes, songeur. C'était le onzième cadavre qu'il retrouvait à Bogotá cette semaine, le trente-sixième en comptant les bouts disséminés dans le reste du pays. Sauf que celui-ci semblait à peu près entier...

Il dépassa les types de la patrouille municipale qui recomptaient leurs doigts en baissant la tête, regagna la Camaro garée plus loin, gambergeant dans son âme en miettes. Ex-acteurs du conflit recyclés dans le privé, groupes armés d'extrême gauche ou droite toujours en exercice, délinquants manipulés, narcos, *capos* mafieux et *sicarios*, tout ce que la Colombie comptait de criminels était susceptible d'avoir planifié pareille boucherie. Jusqu'à présent rien n'expliquait ces meurtres sauvages, mais la coupe du « vase à fleurs » était un marqueur, tout comme l'exposition publique du corps, relents des massacres qui avaient précipité le pays dans la guerre civile : la Violencia.

Diana Duzan était journaliste d'investigation à *El Espectador*, la meilleure d'après son rédac chef, une fouille-merde aux airs de diva qu'on retrouverait un jour avec une balle dans la nuque selon ses détracteurs.

Ils étaient nombreux à Bogotá mais Diana n'avait pas froid aux yeux, et ce n'était pas la mésaventure vécue par sa prédécesseure au quotidien qui allait corriger le tir : Sonia Enriquez enquêtait sur les trafics en prison, révélant les arrangements entre narcos incarcérés et certains militaires haut gradés en charge de leur surveillance, lorsqu'elle avait été enlevée à la sortie d'un pénitencier et précipitée dans une voiture. Deux hommes masqués l'avaient violée dans une maison isolée avant de la jeter dans un fossé. Un simple avertissement, ou un miracle – la mort était généralement le sort réservé aux fouineurs.

Diana avait pris sa suite au journal sans se poser de questions. On lui disait qu'elle finirait mal, elle répondait qu'il était facile d'abdiquer en Colombie et refusait de vivre comme une autruche parmi les hyènes qui se nourrissaient de la charogne – trois cent

mille civils assassinés depuis le début du conflit, six millions de déplacés, record à battre.

Ses amis trouvaient qu'elle allait trop loin. Qu'en savaient-ils ?

Son père avait été tué quand elle avait huit ans, sans raison. Miguel Duzan donnait des cours de dessin à l'Université nationale, des types chevelus passaient souvent à la maison pour lui demander conseil ou simplement son avis de petit homme à lunettes aimant le bon vin, sa femme et ses filles. Un peu trop libéral peut-être, ou trop conservateur au niveau des mœurs. En tout cas, on l'avait assassiné dans la rue alors qu'il se rendait en cours un matin, un acte de plus dans ce génocide aveugle ciblant la population.

Diana consacrerait sa vie à combattre la violence en mémoire de son père, et si quelques cyniques trouvaient cela aussi chevaleresque qu'inutile, qu'ils crèvent avec le sang des autres sur les mains : c'est elle qui se couchait le soir avec la peur au ventre, elle qui se réveillait le matin en se bottant le train pour ne pas abandonner, trouver un mari et une bonne raison de l'aimer, elle qui vivait à quarante-cinq ans comme à trente, sans enfants ni patrimoine ni rien. Diana était la fille spirituelle de Betsabé Espinal, la première ouvrière à réclamer l'égalité des salaires, refusant le machisme des contremaîtres, elle était la fille de María Cano, figure de l'aile anarchiste des Libéraux, exclue et soigneusement oubliée de l'Histoire pour ne pas froisser ces messieurs aux commandes du navire en feu. Diana devait son courage à ces modèles féminins qui avaient tout risqué avant elle. Cette pulsion fraternelle était sa canne, son tuteur et son lierre. Contrairement à la majorité des élites, Diana Duzan ne trouvait pas normal que les représentants de l'Église et les

politiciens s'offrent des voyages de luxe aux frais du contribuable, que les hauts fonctionnaires détournent l'argent des manifestations sportives et culturelles, que les élus vendent leur indépendance à ceux qui finançaient leur campagne, touchent des commissions en liquide des entreprises chargées des grands travaux, volent l'argent de la santé, de l'éducation ou des enfants souffrant de malnutrition, que les anciens Présidents se rassemblent dans une sorte de club privé pour poursuivre leur business.

Mais on n'attache pas les chiens avec des saucisses. Pour traquer ces édiles corrompus, l'enquêtrice avait un réseau où se mêlaient attachés parlementaires, magistrats, fonctionnaires de la police et de l'Armée, hackers, confrères, lanceurs d'alerte, stars de la télé préoccupées par le sort de leur pays, employés d'ONG, défenseurs des droits de l'homme. Elle ne dévoilait ses sources à personne, pas même aux membres de l'équipe du journal qui l'employait, pour leur sécurité.

Diana vivait près du parque 93, un des espaces verts du centre-ville de Bogotá, au troisième étage d'un immeuble qui en comptait cinq. Soler, son rédacteur en chef, avait insisté là-dessus : les deux premiers étages étaient trop facilement accessibles par la rue, le dernier par les toits, où tueurs et faux cambrioleurs pouvaient s'introduire. Le quartier était plutôt sûr, même si elle n'y traînait jamais seule le soir, et elle garait sa voiture dans le parking souterrain, dont l'ascenseur menait au palier de l'appartement. Diana portait une bombe d'autodéfense dans son sac à main, se doutait qu'elle serait morte avant d'avoir pu s'en servir mais se tenait prête en cas d'enlèvement. Un simple sparadrap contre les balles.

Son travail lui prenait l'essentiel de son temps, celui

des autres aussi lorsqu'elle décidait de s'y plonger. Fatalement, ses rapports avec les hommes en pâtissaient. Un seul avait osé rester, Sébastien, un reporter français de l'AFP qui couvrait le conflit dans les années deux mille. Sébastien non plus n'avait pas froid aux yeux quand il s'agissait de suivre les FARC ou les forces spéciales dans les zones de combat. Ils avaient vécu trois ans ensemble, avant que les engueulades inhérentes au stress permanent ne prennent le dessus sur les moments de pur amour. Diana n'avait pas l'expérience des ruptures, cette douleur de devoir tout quitter, les rires et les premiers émois, aucun mode d'emploi pour oublier qu'elle avait commis un rêve. Son deuil avait duré bien après le retour de Sébastien en France, un tunnel au fond duquel, faute de mieux, Diana avait pris un chat pour compagnon de vie. On se console comme on peut, ricanait-elle lors des trop rares soirées qu'elle accordait à ses copines.

Sa dernière liaison un peu sérieuse datait de l'année précédente, lorsqu'elle s'était amourachée de Jefferson, un photographe free-lance qui collaborait au journal. Jefferson savait y faire en tendresse mais c'était un dilettante, préférant tout tourner en dérision pour éviter les sujets délicats, en particulier son incapacité à aimer longtemps. Trop choyé par sa mère peut-être, qui lui avait laissé croire à l'absolu, ce Père Noël qui ne faisait pas de cadeaux, comme il disait. Ou alors Jefferson ne l'aimait pas vraiment. Diana refusant de jouer les maîtresses d'occasion, ils avaient coupé court après trois mois à peine. Amenée à le côtoyer dans les rédactions, elle avait fait bonne figure et, après un moment de déprime – ne pas chercher à revoir l'autre, surtout ne pas coucher avec, même si elle en crevait d'envie –, Diana ne rêvait plus du grand

amour. Ça ne la dispensait pas d'en vivre des petits, à moindre coût affectif, ou qui rentraient dans ses horaires de travail – sept jours sur sept.

Elle avait commencé par les sites classiques, genre Meetic, et n'avait rencontré que des cons. Les types arrivaient en retard, d'autres baratinaient pour passer directement au dessert, des vantards, des pisse-froid, des mariés qui payaient en liquide, des machos masqués qui jouaient aux esquintés, c'en devenait tordant. Avec le temps, Diana avait opté pour Tinder. Au moins les choses étaient claires : un mouvement d'index à droite, tu restes, à gauche, tu disparais. Un rapport simple à défaut d'amour, et un maximum de coups assurés. Les quadras comme elle n'avaient pas le loisir de traîner dans les bars, ses amis étaient en couple, ou elle avait déjà couché avec, elle connaissait tous leurs proches et s'était juré de ne plus sortir avec un journaliste.

Diana restait jolie malgré ses nuits sans sommeil. À partir de quarante-cinq ans, les années comptaient double pour les femmes, une vision sexiste dont la journaliste s'arrangeait sans fard. Sa frimousse de gamine avait pris quelques rides, des taches apparaissaient sur sa peau, mais le brun éclatant de ses yeux faisait oublier des traits qu'elle jugeait trop communs. Elle portait les cheveux sur les épaules, dressés le plus souvent en chignons inventifs, un look à l'européenne, loin des canons colombiens – toutes les filles autour d'elle avaient les cheveux longs et raides, à la Shakira. Enfin, son corps demeurait tonique et elle avait la prétention d'être assez dégourdie au lit. Tinder offrait un éventail de possibilités quasi infini pour s'envoyer en l'air. Pour décrocher la queue du Mickey, on repasserait – si elle tombait par hasard sur un bon

lot, il y avait de fortes chances qu'il ait une douzaine de prétendantes en stock, moins exigeantes et plus fraîches qu'elle.

De son dernier amant, Diana n'avait retenu que le pseudo, « Gabriel ». Plutôt beau mec, on ne pouvait pas lui enlever ça, regard sombre expressif, mâchoires carrées et costume élégant, un peu mastoc mais abdos soignés du quadra en chasse. Ils s'étaient donné rendez-vous au BBB, une chaîne de bars-restaurants, près de la Macarena. Comme elle, Gabriel ne parlait pas beaucoup de lui (un prof de sport, à l'entendre, qui coachait des flemmards pleins aux as), abordait des sujets passe-partout avec un certain humour, et c'était à peu près tout ce qu'elle demandait. Diana n'avait pas dit qu'elle était journaliste : elle rencontrait des hommes pour se changer les idées, pas pour ressasser ce qui l'obsédait. Une bouteille de carmenere avait fait traîner le dîner tout en détendant l'atmosphère un peu trop chargée de non-dits, avant qu'il ne lui propose de finir la nuit chez lui, qui habitait à quelques *cuadras*. Il était clair que son soupirant du soir n'était pas prof de sport, mais Diana avait dit pourquoi pas. Gabriel était un peu plus jeune qu'elle, bâti dans le roc et pas bégueule quant aux préliminaires. Un bon moment au demeurant et, dans le feu de l'action, un compliment comme « le plus beau cul de Bogotá ». Même s'il mentait, ça faisait toujours plaisir. Diana s'était endormie aussitôt après, abrutée de fatigue par une semaine chargée au journal.

Le réveil avait été moins agréable, quand il l'avait mise dehors aux aurores.

Son hôte n'avait pas dit pourquoi cette précipitation mais Diana avait entendu la sonnerie du téléphone et des bribes de discussion. C'est en cherchant

les toilettes qu'elle était entrée par mégarde dans le bureau, alors faiblement éclairé par l'écran de veille d'un ordinateur. Curiosité déplacée, seconde nature ? L'eau de la douche coulant dans la salle de bains, Diana s'était approchée des photos punaisées au mur. Une vieille coupure de journal représentait Gabriel plus jeune, tenant par l'épaule un homme de son âge souriant pour la photo. « *Les frères Bagader, artisans de la victoire* », disait la légende. Un championnat de foot universitaire, d'après le maillot... L'eau ayant cessé de geindre dans les conduites, Diana avait regagné le couloir de l'appartement et était tombée sur le maître des lieux, les cheveux encore trempés et visiblement pressé de se débarrasser d'elle. Ils n'avaient pas échangé un mot dans l'ascenseur mais Diana connaissait ces baiseurs compulsifs collectionnant les conquêtes sous pseudo : pas le genre de type à abandonner le « plus beau cul de Bogotá » sans une bonne raison.

Ils s'étaient quittés en coup de vent sur le trottoir mais l'amante éconduite avait repéré la boîte aux lettres en traversant le hall d'immeuble : L. Bagader, sixième étage...

Les taxis n'étaient pas sûrs la nuit à Bogotá, surtout pour une femme seule. Diana préférait utiliser Uber : les chauffeurs étaient exploités mais, fichés et suivis à la trace, aucun ne se risquerait à la braquer. Bagader – puisque c'était son nom – avait filé dans sa voiture de sport avant même l'arrivée du taxi.

Le jour pointait sur les toits quand elle arriva chez elle. L'alcool bu la veille lui faisait mal au crâne, elle se sentait vaguement sale, mais persuadée que trois heures de mauvais sommeil suffiraient à la tenir éveillée jusqu'à la fin de la journée. Un dimanche banal en

somme, qui s'annonçait sans tambour ni trompette. Diana poussa la porte de son deux-pièces, posa son sac dans l'entrée et se fit aussitôt réprimander par Croqueta, qui maraudait en l'attendant.

— Te voilà, toi ! fit-elle en guise de bonjour.

Il était loin, le chaton roux et famélique récupéré dans la rue après sa rupture avec Sébastien six ans plus tôt. L'animal avait pris autant de kilos de gras, embonpoint aujourd'hui comique qui justifiait son nom, Croqueta – comme les tapas à chapelure, et accessoirement la couleur de son pelage. Diana mit de l'eau à chauffer dans la bouilloire, de la pâtée dans l'écuelle du charmant tyran qui se lovait contre ses jambes, et lança les recherches sur son ordinateur avant même de prendre une douche. Bagader.

La journaliste eut à peine le temps de finir son thé que le résultat tomba, photos à l'appui.

— Putain...

Elle n'avait pas couché avec un prof de sport rencontré sur Tinder, mais avec Lautaro Bagader, le chef de la police criminelle de Bogotá : le fils du Procureur général de la Fiscalía.

L'affaire avait défrayé la chronique au début des années deux mille, quand l'un des fils de Saül Bagader avait disparu sur la route de Carthagène. On avait seulement retrouvé la voiture d'Angel dans un bois, cent kilomètres au nord de Bogotá.

Les médias et l'opinion publique s'étaient émus de la détresse de la famille Bagader, à son tour frappée par les kidnappings. On soupçonnait naturellement les FARC, mais ces derniers n'avaient pas exigé

de rançon, ni communiqué sur la capture d'Angel. Était-ce un avertissement aux nantis qui refusaient de verser leur dîme à la guérilla, alors aux portes de la capitale ? Voulaien-ils, par leur silence, torturer un proche du pouvoir ? Ou est-ce qu'un incident majeur était survenu et qu'ils avaient préféré le taire ? Saül et Lorena Bagader avaient subi le syndrome des familles de disparus, qui s'imaginent, mortes d'angoisse, mille scénarios qui leur ramèneraient l'être aimé.

Issu d'une riche famille d'éleveurs et de propriétaires terriens, expert en droit, Saül Bagader avait intégré « la U », le parti d'Uribe, situé à la droite d'un échiquier politique déjà très conservateur. Uribe élu, les deux hommes avaient mis au point le Plan Colombie, une « guerre contre la drogue », avec le soutien financier et logistique des États-Unis, qui visait principalement les FARC. Malgré les soupçons d'enlèvement et les risques de voir son fils tué sous les bombes, Saül n'avait pas desserré l'étau autour des rebelles.

Quinze ans plus tard, le monde avait changé. Nommé à la tête de la Fiscalía par la Cour suprême, Saül Bagader avait participé aux accords de paix avec les FARC et, bien que n'ayant jamais retrouvé son fils cadet, mettait depuis le glaive de la justice au service de la réconciliation nationale.

Le Procureur général avait notamment fait le ménage dans les forces de l'ordre, à la suite de l'affaire des « faux positifs ». Des primes étant versées pour chaque guérillero tué, d'obscurs recruteurs descendaient dans les *barrios*, offraient une tournée de bières et un rail de coke aux paumés du coin, leur proposaient un job plus ou moins légal à la campagne ou à l'autre bout du pays et, leur confiance facilement gagnée, ils les livraient alors à l'Armée, qui les exécutait avant

de maquiller la scène pour simuler un combat. Les recruteurs étaient payés l'équivalent de cent dollars : le prix de la vie en Colombie. Adolescents, malades mentaux, toxicomanes ou indigents, entre deux et trois mille personnes avaient été assassinées, « faux positifs » dont le nombre explosait à l'approche de Noël pour payer les cadeaux... Le scandale touchait Uribe, l'ancien mentor de Bagader, aujourd'hui sénateur et intouchable. En attendant, Saül Bagader avait mis à la retraite plusieurs officiers et généraux impliqués et, si la quasi-totalité d'entre eux avaient finalement bénéficié d'une impunité, leur éviction laissait le champ libre à son fils aîné, nommé chef de la police criminelle de Bogotá : Lautaro.

Un prof de sport, bien sûr...

Diana passa son dimanche devant l'ordinateur, son chat en sentinelle sur les feuilles de papier qui traînaient là, activant son réseau pour lever le mystère. Lautaro Bagader avait quitté son domicile en pleine nuit, l'affaire était forcément urgente, or aucune dépêche n'en parlait : Diana contacta les agences de presse, les commissariats de quartier, consulta internet, en vain.

— Tu ne trouves pas ça bizarre, gros chat ?

Croqueta miaula en retour, habitué à commenter ce qu'il ne comprenait pas.

— Miaou, c'est ça.

Onze heures du soir. Diana boudait devant une tortilla aux piments qui datait de la veille, quand Jefferson lui adressa un texto laconique : « *J'ai quelque chose pour toi, amor.* »

Son ex avait toujours le mot pour rire – en Colombie, tout le monde s'appelle *amor*...

Comme tous les lundis, Diana inaugurait sa semaine par un solide petit déjeuner au Selima, un bar de la Candelaria où elle avait ses habitudes. Le patron était souriant et le lieu chaleureux, avec son comptoir de bois vernis et ses ampoules aux résistances orange biscornues qui pendaient comme des lampions à la mode. Des peintures de Frida Kahlo agrandissaient les murs de brique, les serveuses étaient devenues à moitié des copines et la cour intérieure recevait le wi-fi. Diana commentait à l'occasion les nouvelles avec les clients matinaux, histoire de prendre le pouls de la société avant de gagner le journal. Tout le monde n'aspirait plus qu'à la paix, l'Église omniprésente érigait le pardon en dogme et, si les inégalités sociales restaient criantes, on préférait aller de l'avant avec une bonne humeur populaire qui cautériserait peut-être les morsures du passé. Diana, qui avait étudié l'anthropologie, connaissait ce réflexe compensatoire consistant à rire pour atténuer ses souffrances. Ça marchait, dans une certaine mesure... Elle lut les nouvelles du week-end sur son smartphone en attendant l'arrivée de Jefferson. On y trouvait quelques affaires de police, parmi lesquelles une intervention dans les quartiers sud de Bogotá après une échauffourée ayant causé la mort de deux personnes, un cadavre non identifié retrouvé à trois *cuadras* d'ici, plaza de los Periodistas, dans la nuit de samedi, un groupe de touristes braqué sur une plage près de Santa Marta, une saisie de drogue record dans le Cauca, le meurtre de trois géologues étrangers par l'ELN castriste, qui multipliait les sabotages dans le nord de l'Antioquia. Hormis le cadavre de la Candelaria – mais il n'y avait

pas d'autres précisions –, rien qui attirât son attention.

Jefferson arriva enfin, après le quart d'heure de retard sud-américain, alors que Diana finissait son thé au citron.

Photoreporter ayant longtemps suivi le conflit sur le terrain, Jefferson pigeait pour *Semana* et des sites d'investigation qu'on trouvait sur le net, traînait dans les arcanes du pouvoir et les soirées mondaines où il faisait fureur auprès des « femmes de », connaissait les dessous des cartes et ceux qui les maniaient, tout en arrondissant ses fins de mois avec des portraits people. De huit ans plus jeune que Diana, svelte, le front large sur des cheveux châtain foncé, le regard vif et rieur pour boussole, Jefferson portait un jean slim et un tee-shirt orange sous un blouson de cuir qui lui donnait un petit côté rock'n'roll très à son goût – dommage que ça n'ait pas duré, songea-t-elle en le voyant débouler dans le bar. Le photographe passa la main dans ses cheveux, croyant peut-être se repeigner, posa le casque de son scooter sur la chaise voisine.

— J'étais sûr de te trouver là, dit-il en l'embrassant.

— On avait rendez-vous, tête de nœud.

— Sous le tableau de Frida Kahlo, précisa Jefferson en levant les yeux vers l'icône qui les surplombait. Tu sais que les gens ne s'assoient pas au hasard, qu'une chimie subtile les incite à se poser ici plutôt que là ?

— Suivez les phéromones, oui, commenta Diana. Tu crois qu'il y a un truc entre Frida et moi ?

— En tout cas, vous avez un petit air de ressemblance, estima-t-il. Moins les sourcils, hein.

— N'importe quoi, toi.

— Oui.

Jefferson sourit à son ancienne petite amie. Elle

était maquillée avec discrétion, à l'inverse de ses compatriotes qui arboraient les couleurs du toucan, portait une jupe de tailleur gris souris et un chemisier blanc cintré qui soulignait sa taille, une montre et un bracelet d'argent, mais il ne fallait pas croire à ses airs d'enfant sage – cette fille était une casse-cou de première.

— Depuis quand tu t'intéresses aux affaires de police? dit-il en préambule.

— J'ai une panoplie de Zorro que j'aimerais bien leur faire essayer. Alors, c'est quoi cette info?

Il eut un petit rire – la jolie teigne ferait une autre tête tout à l'heure.

— Ça ne te dérange pas si je m'assois en face plutôt qu'à côté de toi? demanda-t-il.

— Pourquoi?

— Parce que je vais te montrer une photo, et que je n'ai pas envie de la revoir.

Diana fronça les sourcils, un simple fil au-dessus de ses paupières ambrées. Jefferson avait vu son lot de morts sur le front et sa mine n'augurait rien de bon. Le dernier album des Kills passait dans l'arrière-salle du Selima, ça changeait de l'électro dance qui hurlait dans les bars avoisinants; Jefferson attendit d'avoir reçu son café pour lâcher sa bombe.

— Voilà sur quoi enquête ton copain Bagader, dit-il en lui tendant une simple enveloppe. Je te signale aussi qu'il n'y a pas d'autre exemplaire de cette photo et que je ne dévoilerai pas ma source... Évidemment, ajouta-t-il tandis qu'elle ouvrait l'enveloppe, je te déconseille de la publier.

La photo en question, prise de nuit, s'avérait de mauvaise qualité – un portable sans doute, dont le flash n'avait pas fonctionné –, mais c'était sans

importance. Jefferson observa le visage de la journaliste à mesure qu'elle découvrait le contenu, sa transformation et la gamme de pâleurs exposées. Cela avait dû lui faire le même effet quand il avait vu le cliché la première fois. De fait, après quelques secondes de répulsion, Diana parla beaucoup plus bas.

— On dirait que le corps est démembré, mais...

— Qu'on a enfoncé les bras et les jambes dans un tronc vide, l'aida-t-il.

Diana ne quittait plus la photo des yeux, le cadavre mutilé d'une jeune femme dont la pose grotesque provoquait l'effarement.

— Ces amputations... La mise en scène du corps... Ça rappelle les massacres de la *Violencia*, nota-t-elle.

Jefferson opina dans un rictus. Au Brésil et au Mexique, les bandits volant les riches étaient glorifiés, mais les Chulavitas colombiens étaient vus comme les symboles mêmes de la cruauté et de la monstruosité humaine, des « *hijos de la violencia* » comme on les appelait dans les années cinquante : des familles entières avaient été exécutées sur les places des villages, découpées à la machette, leurs corps mutilés de manière qu'ils ne ressemblent plus qu'à de la viande, ou ridiculisés comme cette pauvre fille sur la photo, une barbarie orchestrée pour nier l'humanité de l'autre, le réduire à l'état de bête d'étal, en baptisant chaque type de découpe. « Vase à fleurs », Diana se souvenait du nom de cette mise à mort. Le tronc comme récipient, les bras et les jambes en guise de fleurs. Un humour de bouchers. De tortionnaires. Et qui ne s'en cachaient pas.

— On l'a trouvée quand ? demanda-t-elle, regrettant son petit déjeuner.

— Dans la nuit de samedi à dimanche, à deux pas d'ici.

— Plaza de los Periodistas ?

— Oui.

Elle laissa passer un silence.

— On connaît le nom de la victime ?

— Aucune idée.

— Putain, souffla-t-elle sans décoller de la photo.

— Oui. Je me serais bien passé de ce genre de recherches, commenta-t-il dans le vide.

Diana s'arracha enfin du cliché qui lui glaçait le sang, le fourra dans l'enveloppe comme si quelqu'un pouvait le voir, croisa le regard occupé du photographe.

— Comment tu sais que c'est sur cette affaire que travaille Bagader ? demanda-t-elle.

— En tout cas, il s'est déplacé en personne sur la scène de crime, répondit Jefferson. Mais toi, comment tu as su qu'il serait sur place ?

— Je ne le savais pas.

— Mais tu savais qu'il était sur un coup.

— Comme tu dis...

Diana remit un peu d'eau chaude dans sa tasse sans qu'il saisisse le double sens de sa réponse. Il n'y avait qu'un entrefilet dans le journal. Bagader devait garder l'info sous le coude. Le meurtre était sordide, mais de là à se rendre en pleine nuit sur la scène de crime...

— Le fils Bagader, qu'est-ce qu'on sait de lui ?

— Les mauvaises langues disent que son père a œuvré en coulisses pour l'installer à la tête de la Criminelle, fit Jefferson, les autres qu'il mérite son poste. Ce n'était pas dur, tu me diras : tu te souviens de son prédécesseur, le général Palomina ? Il a dû

démissionner pour avoir participé à un réseau de prostitution masculine.

— «La communauté de l’anneau», oui...

D’anciens jeunes cadets de la police avaient accusé le général et d’autres officiers de viols dans le cadre de cette fameuse communauté ; Palomina s’était aussi fait bâtir une luxueuse propriété avec des fonds d’origine douteuse, avait placé illégalement des journalistes sur écoutes, avant que le Président ne salue son départ anticipé en le remerciant pour «services rendus à la patrie et à la police, et pour sa loyauté».

— Bagader a servi dans les forces spéciales pendant le Plan Colombie avant d’être nommé chef des Homicides à Bogotá, poursuit Jefferson : un type rigide mais droit dans ses bottes qui refuse toute interview. Bagader laisse le porte-parole de la police rendre compte de leurs actions, du genre «vous jugerez sur pièces». Au niveau transparence, c’est nul, mais c’est lui qui a nettoyé le quartier du Cartucho en prenant ses fonctions. Le genre à cogner d’abord et voir qui se relève.

Diana se remémora un instant Lautaro au-dessus d’elle, en elle : ce n’était pas du tout l’image qu’elle s’en faisait. Heureusement.

— Le chien fou doit quand même avoir un maître, dit-elle. Sampano, ce n’est pas lui, le grand chef de la police ?

— Sampano est une baudruche. Bagader ne rend de comptes qu’à son père, le Procureur général. L’homme qui murmure à l’oreille des Présidents.

— Saül.

— C’est ça. Tu ne savais pas qu’il avait un fils ?

— Disparu, oui : Angel, son fils cadet.

— L'aîné a grandi dans l'ombre de son père, comme les arbres.

Diana classait les informations, ses yeux écureuil partis loin dans les branches. Jefferson en profita pour avaler le fond de son expresso et posa un baiser sur son front.

— Bon, désolé *amor*, il faut que je file.

— Déjà ?

— Le sosie de Michael Jackson à photographier pour la promo de sa prochaine tournée.

— Mince, s'extasia-t-elle platement. Tu pourras m'avoir des places ?

— Moque-toi, dit-il en saisissant son casque. En attendant, je ne sais pas ce que tu cherches en pistant Bagader, mais ne compte pas sur moi pour te suivre ; je sens que j'ai fait une connerie en te donnant cette photo.

— Tu en as déjà fait une en me quittant, tête d'œuf. Merci quand même pour les infos.

Jefferson croisa ses yeux d'automne, qui souriaient comme un jour d'été.

— Pas la peine de me regarder comme ça, c'est non.

— Je ne t'ai rien demandé.

— Mais je te connais.

— À peine. Maintenant tire-toi avant que ton sosie n'avale des médicaments pour les enfants.

Pirouette, retour de flamme d'une rupture mal digérée, Diana n'y songeait plus : Lautaro Bagader avait pris toute la place.

Une mouche agonisait sur le plancher d'époque. Lautaro écrasa la toupie vrombissante pendant que son père récapitulait pour de la Peña ce qu'il savait déjà – trente-six corps non identifiés retrouvés en morceaux aux quatre coins du pays dans la même semaine, laissant augurer que d'autres victimes surgiraient bientôt. Il n'y avait pour le moment aucun témoin, ni pistes valables, que des hypothèses.

Lautaro avait fait part de ses soupçons à son père, qui avait pris des mesures en conséquence avant leur entrevue. L'équipe de Diuque était parvenue à escamoter le corps de la fontaine avant le lever du jour mais il avait pu rester des heures à la vue des traîne-savates qui rôdaient la nuit dans le quartier, ce qui justifiait l'annonce laconique dans la presse, sur le mode du fait divers. Cette tuerie tombait mal : le ministre de la Justice et favori du Président pour lui succéder à la tête de l'État, Oscar de la Peña, comptait évoquer les modalités d'une Commission vérité et réconciliation lors de son premier meeting électoral, l'avenir du pays au sortir de soixante-dix ans de guerre civile, pas s'expliquer au sujet d'une série de crimes calqués sur les horreurs de la *Violencia*.

— Ce n'est pas exactement le genre de publicité dont le pays a besoin en ce moment, commenta de la Peña. D'après vous, combien de jours avant que l'affaire ne fuite dans les médias ?

— Une poignée, au maximum, répondit Saül. Ensuite, tous les mythomanes et les victimes de violences appelleront pour rendre compte de l'enlèvement ou de la disparition d'un proche. La police se retrouvera avec des centaines de dossiers sur les bras, parmi lesquels figureront les vraies familles des victimes qui nous intéressent.

— Tu as pensé à un contre-feu ?

— Ça dépend de la réponse de Carbonel. Le rendez-vous téléphonique a lieu dans... une quinzaine de minutes, dit Saül en regardant les aiguilles de sa Tag. Si l'énergumène tient parole.

Ils n'étaient que trois dans le bureau du palais de Justice. Issu de la société civile, Oscar de la Peña avait pris la suite de Guillermo Gavaria comme gouverneur de la région d'Antioquia ; adepte de Gandhi, Gavaria avait été enlevé en 2003 dans les montagnes lors d'une marche blanche en faveur de la paix, puis séquestré et abattu par les FARC quand l'Armée avait tenté de le libérer. L'heure de la réconciliation nationale venue, Oscar avait activement participé au processus de paix avec les FARC ; c'est à ce moment, à La Havane, qu'il avait rencontré Saül Bagader. Toujours bel homme malgré ses soixante-sept ans, stratège hors pair sachant lâcher du lest au moment opportun, l'ancien conseiller d'Uribe gardait l'air faussement tranquille du vieux lion rompu aux combats. Sa rapidité d'esprit et ses réseaux multidimensionnels finissaient d'en faire un animal politique aussi à l'aise dans les milieux conservateurs que progressistes, raison pour

laquelle de la Peña préférait l'avoir comme ami. Saül Bagader n'était pas une girouette, comme le prétendaient certains : il faisait tourner le vent.

Son fils était également une belle bête, dans un style plus brut : réputé pour ne manger dans la main de personne, Lautaro était plutôt le genre à mordre, et le ministre de la Justice se doutait que les deux hommes n'avaient aucun secret l'un pour l'autre.

— Et vous, Lautaro, qu'en pensez-vous ? relança de la Peña.

Le policier leva les yeux du parquet ciré. Cette conne de mouche avait fini par fermer sa gueule.

— Comme le Procureur, dit-il.

Les Bagader ne croyaient pas à une bande de tueurs isolés. Quel que soit leur but, il fallait une organisation et une logistique au point pour mener à bien ce jeu de massacre. Hasard ou coïncidence, après quelques années de prison aux États-Unis, les chefs mafieux arrêtés lors du Plan Colombie revenaient au pays. Ils n'étaient pas les seuls suspects : cent chefs des milices paramilitaires accusés d'avoir assassiné des policiers antinarcos venaient d'être libérés, sans parler des bandes composées d'ex-flics condamnés dans les années deux mille et deux mille dix de nouveau sur le marché et susceptibles de grossir les rangs des cartels. Il y avait aussi des centaines de guérilleros qui, ayant refusé de déposer les armes, poursuivaient en douce leurs activités criminelles. Manuel « Sonny » Rodriguez, un des principaux interlocuteurs des FARC lors des pourparlers de paix, venait d'être arrêté après la saisie de dix tonnes de cocaïne à Miami, dont il niait évidemment le trafic.

Parmi ces suspects, un homme sortait cependant du lot : Antonio Pesca, alias Carbonel, le chef du

Clan du Golfe. Une belle pourriture à qui Lautaro aurait bien tiré trois balles dans la tête sans toucher la prime de cinq millions de dollars offerte pour sa récompense.

Ancien guérillero de l'EPL maoïste, Carbonel avait retourné sa veste et s'était engagé dans les milices d'extrême droite liées aux propriétaires terriens et aux cartels en lutte contre les FARC. Il était devenu proche de Carlos Castaño, un des chefs paramilitaires les plus sanguinaires du pays, avant leur démobilisation dans les années deux mille. Carbonel avait depuis surfé sur la vague d'arrestations pour s'enrichir à leur place, mater la concurrence et faire du Clan du Golfe le plus puissant cartel de Colombie.

Spécialisé dans l'extorsion, l'exploitation minière illégale et les réseaux de prostitution, le Clan disposait de trois mille hommes répartis dans treize départements et cent cinquante municipalités, et était aujourd'hui responsable de quarante pour cent du trafic de cocaïne. L'Armée avait lancé plusieurs raids l'année passée contre cette structure à la capacité de corruption tentaculaire et complexe, mais le Clan du Golfe avait riposté en déployant son « Plan Pistola » : tuer le maximum de policiers, le plus souvent en pleine rue, comme aux pires heures du cartel de Medellín. Une impasse, à l'heure où le pays réclamait la paix.

Le chef de la Fiscalía était alors intervenu, proposant de jouer le rôle d'arbitre entre Carbonel et le ministère de la Justice piloté par de la Peña. Saül avait établi un contact avec le narcotraffiquant via une ligne sécurisée, et profité des disputes internes et des accords signés avec les FARC pour pousser Carbonel à négocier à son tour. Tous les chefs mafieux finissaient par s'y résoudre, pour sortir blanchis après

quelques années de prison sur mesure, et surtout éviter l'extradition vers les États-Unis, où leur pouvoir de corruption se réduisait à peau de chagrin. Escobar s'était ainsi fait construire une prison en Colombie, pour lui et ses hommes, avec tout le luxe dont on pouvait rêver et même un tunnel pour s'échapper le cas échéant – ce qu'il avait fait évidemment. Carbonel avait accepté le deal du Procureur, une peine aménagée contre sa reddition, annonçant que lui et ses principaux lieutenants étaient « disposés à se soumettre à la justice et à suspendre toutes leurs activités illégales ».

— Peut-on faire confiance à ce type de personnage ? demanda de la Peña.

— Dans la mesure où on ne lui tourne pas le dos, estima Saül.

— Tu crois que Carbonel mène un double jeu ? Quel intérêt de massacrer tous ces innocents : choquer l'opinion avant les élections et mettre la pression sur le gouvernement pour une amnistie sans peine de prison ?

Le Procureur général fit la moue.

— Contre-productif mais possible, oui.

— C'est stupide.

— Ces gens sont stupides, concéda Saül. Mais dangereux.

De la Peña se tourna vers le fils Bagader.

— Et vous, Lautaro ?

— Pareil.

Le policier avait à peine ouvert la bouche depuis son arrivée, les mains enfoncées dans les poches de son costume sombre. Il était pourtant en première ligne dans cette affaire.

— Carbonel n'est pas le seul dans cette situation,

renchérit le ministre. Le chef des FARC, soupçonné du trafic à Miami, peut lui aussi chercher à se venger, ou à nous prévenir qu'il ne se laissera pas accuser sans réagir, voire à nous forcer à étendre son amnistie au-delà de la signature des accords de paix. Rodriguez est assigné à résidence près de Medellín ; ça vaudrait le coup de l'interroger.

— Oui, assura le chef de la Fiscalía.

Un rayon de soleil réveillait les dorures du haut plafond, quand le téléphone sonna sur le bureau du Procureur. À peine cinq minutes de retard. Saül décrocha et la voix de Carbonel tonna dans le haut-parleur.

— C'est vous, Proc'?

— Bonjour, monsieur Pesca.

— Carbonel, c'est mon nom de scène, corrigea le narco d'un ton narquois.

— Bien. Je suis actuellement avec le ministre de la Justice, monsieur de la Peña, et le chef de la police criminelle de Bogotá : j'imagine que vous êtes toujours disposé à collaborer.

— Sauf si on veut me coller à l'ombre jusqu'à la fin du siècle, répondit le chef de cartel. Pourquoi ce coup de fil en grande pompe, Proc'? Vous avez un poste à me proposer à la Cour suprême?

— Dieu m'en garde, rétorqua Saül d'une voix moins amène. Nous avons actuellement une série de meurtres sur les bras, des dizaines de corps retrouvés démembrés un peu partout dans le pays, sans mobile apparent sinon celui de relancer la Violencia. Ça vous dit quelque chose?

— La Violencia? Je n'étais même pas né! s'esclaffa l'innocent.

— Nous soupçonnons une organisation criminelle

de grande envergure d'être l'auteure de ces massacres : le Clan du Golfe est la première sur notre liste.

— Ben voyons ! s'écria-t-il dans un rire forcé. Dès qu'un avion s'écrase, c'est notre faute ! Pourquoi pas le réchauffement climatique pendant qu'on y est ? !

— C'est tout ce que cela vous inspire ?

— Vous voulez que je vous dise quoi, Proc' ? Que je négocie ma reddition d'un côté et que je démembre des gens de l'autre pour vous apprendre le respect ?

— Vous êtes perspicace.

— Mais pas débile.

— La paix a été signée par presque tous les belligérants ; vous vous doutez bien que si vous ou vos tueurs êtes responsables de ces massacres, aucune négociation politique et judiciaire ne sera admise.

— J'ai rien à voir avec votre histoire, asséna le chef du Clan. Vous perdez votre temps, tous autant que vous êtes.

— Vous êtes sûr de ça, monsieur Carbonel ?

— Aussi sûr que j'ai du poil au cul. Vous voulez que je vous envoie une photo ?

Saül croisa le regard sombre du ministre.

— Certains cadavres ont pourtant été retrouvés dans votre secteur, insinua-t-il.

— Je suis pas au courant, je vous dis, bougonna l'intéressé. Mais je peux me renseigner si ça vous rassure.

— Une piste vous disculperait et, disons, aiderait grandement à l'avancée de votre cause.

— Ha ha ! Je vous retrouve bien là, Proc' ! Donnant-donnant, c'est ça ?

— Un gage de bonne volonté de votre part nous suffirait. À ce propos, poursuivit Saül, que pensez-vous de la chute de Rodriguez ?

— Le chef FARC? Pourquoi vous demandez ça?

— Les cartels se font la guerre pour le contrôle de la côte Pacifique, l'unité de Rodriguez a sévi dans le Chocó pendant le conflit, et tout laisse croire que la cocaïne saisie à Miami a transité dans un de vos ports.

— Qu'est-ce que vous voulez que je foute avec dix tonnes? C'est ce que j'envoie tous les ans à vos gouverneurs pour fêter le Papa Noël! railla-t-il.

— Je pensais plutôt à un joint-venture avec les réseaux de Rodriguez, recadra Saül, en se partageant les bénéfices.

— J'aime pas les FARC, c'est pas nouveau.

— Mais tout se monnaie.

— OK, évacua Carbonel, je vais passer le mot autour de moi. Mais ex-FARC ou pas, ça m'étonnerait qu'un autre cartel veuille me faire porter le chapeau. Ces crevures n'ont qu'à attendre la reddition du Clan pour prendre la place, vous êtes pas d'accord, Proc'?

— D'une certaine manière.

— Alors dites à ceux qui me soupçonnent d'aller se faire foutre, glapit le narco avant de raccrocher.

Lautaro grimaça à l'intention de son père – c'était sans surprise.

Le palais de Justice de la plaza Bolívar avait été détruit à la fin des années quatre-vingt, lors de la prise du bâtiment par des guérilleros du M-19, qui avaient séquestré trois cent cinquante personnes dont onze juges de la Cour suprême. Refusant de négocier, l'Armée avait donné l'assaut, causant en une nuit la mort de plus de quarante otages. Une dizaine d'autres civils, soupçonnés d'appartenir au groupe d'extrême gauche, avaient été torturés en secret avant d'être

portés disparus ou jetés parmi les corps calcinés pour maquiller les meurtres. Le responsable de ce fiasco, le colonel Vega, n'avait été condamné qu'un quart de siècle plus tard, et la juge en charge du procès avait dû quitter la Colombie, menacée de mort. Quant à la procureure, elle avait été limogée.

Il en fallait plus pour impressionner Saül Bagader, qui descendait les marches, son fils en ombre portée.

— Lautaro, tu gères le terrain, dit-il. Je m'occupe de Rodriguez.

Bogotá prenait le frais entre les flancs des Andes. Lautaro dévala l'avenida España qui parcourait le centre d'affaires, toutes sirènes dehors – poussez-vous de là, bande de nazes. La Chevrolet était un modèle Camaro sixième génération à huit cylindres, un design rivalisant avec la Ford Mustang. Le confort de l'ABS et l'odeur du cuir. Personne d'autre ne conduisait son bolide. Il n'avait pas d'équipier mais un kit radio qui le liait au central et à l'unité d'élite dirigée par le lieutenant Diuque. Lautaro profita d'un feu rouge pour consulter son smartphone privé, rejeta trois acceptations Tinder, en sélectionna deux.

Les enseignes tapageuses qui défilaient le long de l'avenue firent place à des immeubles en brique de style Bauhaus. Il pensait à son entrevue avec son père et le ministre de la Peña, aux motivations des tueurs, à cette raclure de Carbonel qui cherchait à négocier une paix honorable avant les élections post-conflit. Quel intérêt le narco avait-il à relancer la Violencia ? Et Rodriguez, l'ex-FARC pris la main dans le sac ? Les tueurs semblaient s'attaquer principalement à

des femmes jeunes, des proies faciles, surtout dans les quartiers déshérités. La donne avait changé depuis que le gouvernement avait autorisé la possession de doses de cannabis et de cocaïne à usage privé ; en fait de couper l'herbe sous le pied des trafiquants, le microtrafic était devenu le plus important dans les grandes villes, tenu par des *cartelitos* – sept cents bandes identifiées, qui racolaient devant et parfois jusque dans les écoles. Les narcos rendaient accros des gosses entre six et huit ans, les faisaient dealer jusqu'à l'adolescence pour se payer leurs doses ; les plus débrouillards devenaient des tueurs occasionnels ou patentés. Carbonel hors jeu ou pas, le commanditaire du massacre avait pu s'appuyer sur ces malfrats à la petite semaine pour piéger les victimes.

Le premier élément du puzzle lui était échu neuf jours plus tôt, découvert un matin par un agent de propreté sur un banc public de la place du Musée de l'or : un avant-bras sectionné au niveau du coude qui, d'après l'analyse du légiste, était celui d'une femme entre dix-huit et vingt-deux ans. Lautaro avait géré l'affaire en interne. Aucune plainte pour disparition n'avait été recensée dans le quartier du centre-ville et un scandale financier concernant l'extension de la Ruta del Sol occupait les médias avant le début de la campagne. C'est en élargissant l'enquête que l'hypothèse d'un meurtre isolé avait volé en éclats. D'autres cadavres avaient été retrouvés presque simultanément dans différentes provinces. Lautaro avait discrètement fait rapatrier les corps amputés à Bogotá pour les comparer à l'avant-bras trouvé sur le banc public du Musée de l'or, sans résultat. Il avait fallu la découverte de dix autres membres sectionnés dans la

capitale pour que Brown, le chef légiste, trouve enfin un ADN correspondant.

Lieux de la découverte, sexes, âges supposés, Lautaro avait dressé une liste macabre mais, si aucune des victimes n'était issue d'un milieu aisé, leur identité pouvait rester à jamais inconnue. Sans parler des fugues ou des disparitions volontaires, au moins quarante mille Colombiens s'étaient volatilisés sans laisser de traces durant la guerre civile, jetés dans les fleuves, enterrés, coulés dans du béton, brûlés dans des fours ou dissous dans l'acide. Les accords de paix n'avaient pas changé grand-chose, se contentant de déplacer le problème selon les activités des cartels : les ports de la côte Pacifique étaient infestés de narcos et d'anciens FARC qui avaient rejoint leurs rangs, créant des zones de non-droit où des centaines de personnes étaient tuées, découpées et jetées à la mer, comme à Buenaventura. Une fosse commune de deux mille cadavres avait même été découverte derrière une caserne au sud de Bogotá l'année passée, victimes probables de l'Armée ou des paramilitaires, raison pour laquelle peu de gens portaient plainte auprès des autorités.

Les choses pouvaient changer. Lautaro avait demandé à Diuque de visualiser les caméras de surveillance de la Candelaria pendant que Brown s'occupait de la dernière victime. « Miss Vase-À-Fleurs », comme il l'appelait pour mettre l'horreur à distance. C'est elle qu'il allait retrouver.

Il gara la Camaro sur la place réservée aux handicapés, la seule libre sur le parking. L'Institut national de médecine légale se situait calle 7A, un bâtiment austère où le policier détestait se rendre. Trop de mauvais souvenirs pourrissaient au fond de ses tripes, comme

des galions d'or visités par les requins, et il y a des squelettes qu'il ne faut pas réveiller... Des plantes inutiles se pavanaient dans le hall. Lautaro montra sa plaque aux différents services de sécurité, poussa la porte de Brown. Une odeur caractéristique assaillit ses narines, mélange d'antiseptique et de mort brute.

— Tiens, voilà notre justicier !

Andrea Brown n'était pas un ami, en dépit de ses familiarités, juste un collègue compétent, c'est tout ce qu'on lui demandait. Lautaro n'avait pas d'amis, que de mauvaises répliques.

— Je te dérange en plein travail, on dirait.

— Je bricolais en t'attendant.

Brown oublia un instant le cadavre de Miss Vase-À-Fleurs, posé sur son lit de fer. Le chef légiste avait le physique de ses origines nord-américaines, un grand rouquin aux yeux clairs entre James Caan et Michael Caine dont la couperose trahissait l'appétence pour l'alcool. Des bocalux de formol trônaient sur les étagères, à l'aspect plus ou moins répugnant. Rien comparé au macchabée allongé sur l'innox. Brown avait retiré les bras et les jambes du tronc, la reconstitution faisait toujours mal au cœur mais Lautaro reconnut le visage de la fille. C'était le premier cadavre ramené à peu près entier à la morgue pour analyses : le budget du légiste avait explosé, mais évidemment Bagader s'en foutait.

— Alors ?

— Je n'ai que des résultats partiels, répondit Brown, mais ça commence à prendre forme humaine, si je puis dire...

Lautaro se pencha sur le visage de la jeune femme. La peau, pas très nette, laissait penser qu'elle avait passé plus d'une nuit dehors.

— J'imagine que personne n'est venu l'identifier, avança-t-il.

— J'ai cent trois macchabées non réclamés en stock dans mes frigos, complets ceux-là. Pour ce qui concerne ta miss, elle devait avoir environ vingt ans. La mort remonte à plusieurs jours, au moins trois à compter d'aujourd'hui. Sa nuque a été brisée par un objet contondant, type barre de fer. Pas de viol, de rapports sexuels récents, de traces de drogues ni d'alcool dans le sang. J'attends des résultats plus approfondis mais elle n'avait pas mangé depuis un moment quand on l'a tuée.

Séquestration, quarantaine, jeûne forcé, les hypothèses valsaient dans la tête de Lautaro.

— Trois jours : d'après toi, pourquoi garder le cadavre plutôt que s'en débarrasser ?

— Tu as vu l'état du corps ? renvoya le médecin.

— Une mise en scène.

— Qui prend du temps. Pour mener à bien ce type de découpe, il faut d'abord vider le tronc de son contenu en extrayant les viscères, avant de réintroduire les membres préalablement amputés. Il y a plusieurs incisions au niveau de l'abdomen, dit Brown en désignant le ventre de la malheureuse. Comme on n'a rien retrouvé près de la fontaine, le corps a été débarrassé ailleurs de ses entrailles, le tronc complété par les membres et transporté en l'état jusqu'à la plaza de los Periodistas.

Lautaro grogna – déposer le corps sur une place publique, même en pleine nuit, était une prise de risque inconsidérée.

— Des indices ?

— Pas grand-chose, concéda le légiste : ceux qui ont manipulé le cadavre devaient porter des gants et

des charlottes. J'ai simplement retrouvé un fil de laine noir incrusté. Un passe-montagne sans doute, ou un pull. Je peux quand même te dire qu'elle a été découpée à la tronçonneuse, comme les autres victimes.

Lautaro enregistrait les infos, de plus en plus pâle. Il revoyait le corps calciné dans le flash de son cerveau, son père à ses côtés, ici même, quand ils étaient venus l'identifier.

— Tu penses à quelque chose ? s'inquiéta Brown.

— Non... Non.

— Je ne sais pas si c'est une piste, poursuivit-il en surveillant le policier du coin de l'œil, mais il y avait des traces de pollen dans les cheveux de la demoiselle.

— Du pollen ?

— Tu sais, le truc qu'on trouve dans les fleurs.

— Tu en connais un rayon, pour un spécialiste du bistouri. Dis-moi plutôt d'où ça sort avant que je vomisse sur tes Croc.

Brown eut un rire qui fit trembler les boccas.

— D'une rose, fit le légiste. La victime a pu fréquenter un parc dernièrement, une serre ou un magasin de fleurs. Mais j'ai une autre piste, qui devrait plus t'intéresser. On a analysé les os des macchabées que tu as aimablement fait rapatrier de province : tous ont subi des fractures sévères, une onde de choc qui a littéralement fait exploser les os. D'après leurs caractéristiques, je dirais que les morceaux de cadavres ont été jetés d'un hélicoptère ou d'un avion.

Le policier tiqua.

— Comme les disparus d'Argentine ?

— Ou du Chili.

— Sauf qu'à l'époque le but était de faire disparaître les corps, pas de les disséminer au grand jour.

— En effet. Mais si les tueurs avaient plusieurs

cadavres découpés sur les bras, l'avion offre un moyen, disons pratique, de se débarrasser des lots.

Lautaro retraça la mécanique des tueurs – une série d'enlèvements, un lieu de rassemblement avant la mise à mort quelque part en province à proximité d'un terrain d'aviation, d'où les appareils pouvaient décoller et jeter les victimes au petit bonheur : économie de temps, de moyens et, s'il s'agissait de vols de nuit, absence de témoins.

— Et les corps retrouvés à Bogotá ? demanda-t-il.

— Leurs os sont intacts.

Il devait y avoir un endroit centralisé dans la capitale, une boucherie où ces salopards découpaient leurs victimes avant d'éparpiller leurs restes dans la ville.

— Tu es un peu pâlot, insista le médecin.

— C'est mieux que de puer l'*aguardiente*.

Brown gardait une flasque sous sa blouse. Lautaro prit congé. Il était temps de rejoindre Diuque au central.

Isolée durant des siècles sur les hauts plateaux de la Cordillère, Bogotá, lors de son essor lié à l'industrialisation et à l'exode rural, s'était étendue bien au-delà des couvents et des bâtiments séculaires des conquistadores du vieux centre historique.

Diuque n'avait jamais mis les pieds dans le centre-ville avant l'âge de seize ans. Il avait grandi à Villa Hermosa y Popular, un quartier périphérique aussi moche que les autres où la violence endémique laissait peu de choix à des gosses comme lui. Beatriz, sa mère, comptait parmi les vingt-trois mille prostituées de la capitale. Comme quatre-vingts pour cent d'entre

elles, Beatriz avait dû fuir sa province éloignée avec ses enfants pour échapper au conflit. Comme deux prostituées sur trois, Beatriz avait souffert de violences physiques ou sexuelles. Comme une prostituée sur cinq, Beatriz avait subi des abus de la part des policiers. Comme toutes, Beatriz aurait bien voulu quitter le réseau de prostitution, mais elle ne le pouvait pas, faute de moyens de survie. Une existence de déracinée, comme celle de millions d'autres laissés-pour-compte avant elle.

Dans la baraque qui suintait la poisse de Villa Hermosa y Popular, Diuque était le gosse numéro trois, coincé entre deux sœurs et deux frères qui n'avaient jamais connu leur père. Diuque avait grandi avec la fratrie : sa grande sœur Pauline servait d'épouvantail pour relayer leur mère à la maison. Les frères s'en foutaient déjà, graines de racaille fuyant l'école publique bien pourrie où Diuque persistait à étudier sous les encouragements de Pauline, jusqu'à ce qu'elle se fasse violer par des types de la bande qui venait d'entrôler les frangins. C'est lui qui, à seize ans, avait ramassé sa sœur comme une poupée sur le bord de la route, avec sa robe crottée et déchirée, le sang lui coulant entre les cuisses.

Diuque avait quitté la maison de Villa Hermosa y Popular sans dire au revoir à personne, à peine bonjour à sa mère quand elle avait trouvé sa fille toute cassée sur son matelas. Diuque avait vécu dans les rues off de Bogotá, fait le coup de poing du haut de son mètre quatre-vingt-dix, appris à survivre aux menaces, négocié son trou avec les délinquants croisés sur son chemin, monnayé des infos aux flics pour continuer à suivre les cours du lycée public, vécu dans des squats miteux où régnaient les plus féroces, réussi

un premier examen au forceps, puis un second pour entrer à l'école de police, qui l'avait vu ressortir trois ans plus tard avec un uniforme, un grade de sous-officier et un avenir.

Diuque s'était marié plus tard avec Consuela Marquinos, une serveuse du Chapinero, dont les parents avaient fui les zones de guerre pour se réfugier dans les taudis. Ça leur faisait un point commun. Consuela lui avait donné deux enfants et un contrepoids à l'âpreté de son métier de flic mais ça n'avait pas duré, les composites et les samedis soir devant la télé : la violence était une drogue dure et Diuque en était imbibé. L'unité d'élite du colonel Bagader nouvellement formée, il avait abandonné Consuela et les gamins et n'avait plus donné de nouvelles, à peine quelques pesos pour se faire oublier.

Diuque n'avait jamais revu sa mère, ses sœurs, ses connards de frères qui devaient être déjà morts, ni Consuela et ses gosses : Diuque était un vrai fils de pute, et c'est ce que Lautaro Bagader aimait chez lui.

Le policier l'avait envoyé régler une banale affaire de touristes dévalisés dans les collines par des gamins armés, histoire de voir ce qu'il avait dans le ventre. Le colosse avait débarqué avec une demi-douzaine d'hommes dans le *barrio* voisin et retrouvé sans mal les appareils photo volés plus tôt, ainsi que les receleurs, qui n'avaient pas quatorze ans. L'apprenti chef de bande n'en menait pas large avec sa morve au nez et son chiot qu'il retenait d'aboyer devant les flics, un bâtard beige au regard inoffensif : Diuque l'avait abattu d'une balle dans le crâne, dont les éclats avaient giclé sur le tee-shirt du mioche. « La prochaine balle sera pour le plus petit de tes potes, avait-il prévenu

tandis que le gamin ravalait ses larmes, la suivante pour toi, si vous continuez à jouer aux cons.»

L'essai s'avérant concluant, Lautaro lui avait donné le grade de lieutenant et bientôt les rênes de l'unité Falcon sur le terrain.

Diuque s'était coupé les cheveux en iroquois à ce moment-là, en signe de guerre, ou parce qu'il était réellement frappé. Diuque ne disait jamais un mot sur sa vie privée, son enfance, sa famille, pas même une plaisanterie salace sur les femmes. Lautaro ne lui demandait rien. Peut-être que Diuque n'avait jamais aimé personne, qu'aucun couple ne pouvait tenir à l'heure de choisir entre l'adrénaline et une vie de gériatrium, peut-être était-il un psychopathe déguisé en flic, un homme seul, ou qu'il était pédé, qu'il s'envoyait des culs au kilomètre dans les saunas, Lautaro s'en foutait.

Il entra dans le bureau du quatrième étage où le lieutenant avait établi ses quartiers.

— Tu as trouvé quelque chose ? fit-il sans le saluer.

— Je crois...

Diuque s'était chargé du visionnage des enregistrements des caméras de surveillance proches de la fontaine, plaza de los Periodistas ; il pianota sur le clavier, le temps que son boss se poste à ses côtés. L'odeur d'alcool était moins prégnante que chez le légiste, les bonbons à la menthe peut-être, ça aussi Lautaro s'en fichait du moment que Diuque était clair au boulot.

— La caméra du musée ne donne rien mais celle de la banque, si, annonça-t-il. C'est pas net.

L'image était en noir et blanc, loin des calibres à infrarouge utilisés par l'Armée. On y voyait une portion de la place publique et les arbustes racornis près de la fontaine.

— Regarde, là...

En arrière-plan, un van blanc se garait.

— On a retrouvé le même véhicule calciné à la sortie de la ville, un véhicule volé. Probablement celui qui a servi à trimballer Miss Vase-À-Fleurs.

L'image resta en suspens quelques secondes avant que deux silhouettes ne sortent du van, tirant un imposant paquet bâché de l'arrière. Ils portaient de larges gilets noirs à capuche rabattue sur la tête; on ne distinguait pas leurs visages, cachés sous des passe-montagnes, mais la démarche et les gestes étaient à coup sûr masculins. Ils se dirigèrent vers la fontaine, leur bâche à bout de bras, et disparurent de l'écran vidéo... Duique fit un geste de recul, marquant la fin du visionnage.

— C'est tout? demanda Lautaro.

— On les voit repartir trois minutes plus tard. Le temps de caler la fille près de la fontaine.

De fait, les deux silhouettes regagnaient le van, la bâche de plastique repliée sous le bras, avant de démarrer et disparaître.

— Il était quelle heure?

— Trois heures trente-deux, répondit l'homme à l'iroquois. Soit une petite heure avant qu'on ait l'info. Ça induit que le cadavre est resté tout ce temps à la vue de tous.

Le portable de sa ligne privée sonna alors dans sa poche; Lautaro ne répondit pas.

— Et la police scientifique?

— Elle devait donner ses résultats ce midi: on les attend toujours.

— *Chévere.*

Super, comme on le disait ici. Ils n'avaient aucun témoin visible sur la bande-vidéo, que le fil de laine

noir d'un passe-montagne et le signalement de deux hommes de taille moyenne qui ne les mèneraient pas bien loin. Lautaro livra les révélations du légiste au sujet des os éclatés, somma Diuque de répertorier les vols effectués au-dessus des lieux de découverte des cadavres.

— On cherche quoi en priorité ?

— Des aérodromes isolés, d'où les tueurs ont pu transférer plusieurs lots avant de les larguer dans la nature. Vérifie les locations d'appareils, les départs et les destinations, les plans de vol.

— Quel intérêt de balancer des corps d'un avion ?
tiqua Diuque. Les tueurs pouvaient s'en débarrasser dans le premier fossé venu.

— Sauf s'ils cherchaient à semer la confusion, éloigner les soupçons du lieu de découpe, étendre les crimes à tout le territoire, semer le bordel en ravivant de vieux souvenirs.

— La Violencia.

— On dirait, ouais.

Lautaro visualisa la carte du pays, tira deux diagonales qui semblaient converger : l'une partait de la côte caraïbe, l'autre du Sud jusqu'à la côte Pacifique, égrenant les corps tombés du ciel en pointillé. Rien à l'est de Santa Marta – soit le territoire menant au Venezuela –, ni au-delà du Nariño – en Équateur.

— Si la piste est bonne, il doit y avoir un site dans chacune des deux provinces où les tueurs réunissent les victimes avant de les embarquer depuis un aérodrome.

— Le Sud est toujours en zone rouge, nota Diuque. Ça va pas être facile d'enquêter par là-bas.

— Commence par le Nord et la province de la

Magdalena. Prends autant d'hommes qu'il te faut. Je m'occupe de Bogotá.

— Et le Sud ?

— Le Procureur doit rendre visite à Rodriguez et au juge de Medellín qui instruit l'enquête. On verra bien ce qui en ressort.

Lautaro ne nommait jamais son père autrement que comme «le Procureur»; Diuque comprenait cette pudeur, ou cette mise à distance, sans analogie avec son propre paternel.

— Rodriguez a été arrêté y a des mois, observait-il; tu penses qu'il peut piloter l'opération depuis sa résidence surveillée ?

— Pas sans complicité, non.

Lautaro consulta le message reçu plus tôt sur son smartphone, et pesta dans sa barbe : ce n'était pas une postulante sur Tinder, mais le proviseur du lycée de Damian qui demandait à le voir... Putain, qu'est-ce qu'il voulait encore, celui-là ?

Transversale 68G, calle 35A : deux grands bus jaune et noir à l'effigie du lycée privé étaient garés le long du trottoir, face à un bâtiment orange dont les hautes fenêtres blanches couraient sur trois étages. Liceo Nuestra Señora de Torcoroma, une structure inaccessible à la majorité des portefeuilles, où Damian suivait sa scolarité comme d'autres gosses de riches, à l'internat. Saül Bagader, son tuteur légal, s'avérant injoignable, sa femme Lorena hors circuit, l'école s'était rabattue sur Lautaro, qui s'était coltiné la corvée; il ressortait du bureau du surveillant

général, passablement échaudé après l'entretien qu'il venait d'avoir, l'ado dans les pattes.

— Putain, tu as quel âge maintenant ?

— Seize ans, répondit Damian.

— C'est nouveau, ça.

— Bah... non.

Damian marchait à ses côtés dans le couloir déserté à l'heure des cours, tête basse avec son sac à l'épaule et son jean trop ample qu'il remontait tous les trois mètres. Damian était plutôt grand et costaud pour son âge, avec des cheveux mi-longs et bouclés, genre chanteur de folk miteux qui allait bien à son falzar. Il avait surtout bravé les règles du lycée catholique pour se glisser dans l'internat des filles, où bien sûr il s'était fait pincer. Lautaro n'avait pas de temps à perdre avec ce gamin qu'il connaissait à peine. Avec les autres non plus, mais ce n'était pas la question.

— C'est qui, cette fille ?

— Une copine de classe, répondit Damian, perdu sous son nid de cheveux.

— Elle valait le coup au moins ?

— Bah, ouais...

— Renvoyé trois jours, commenta-t-il. Pour t'apprendre à penser avec ta bite, tu t'en tires bien, petit fumier.

Damian releva sa tignasse brune, découvrit une série aléatoire de boutons d'acné.

— Tu vas le dire à Saül ?

— Je vais me gêner : le petit prince viré du lycée pour avoir reniflé de la chatte, c'est sûr qu'il va te donner sa couronne ! railla Lautaro.

Damian se réfugia sous ses boucles, boudeur forcené.

« Au top de sa forme, Caryl Férey radiographie un pays rongé par la violence et la corruption, tout en shootant son thriller viril à l'héroïne intrépide. De Diana, la journaliste risque-tout, à Flora, la métisse qui tient tête aux hommes sans foi ni loi, il plaide pour les femmes, qui souvent nous sauvent de l'infâme. »

FRANÇOIS LESTAVEL, *PARIS MATCH*

Paz

Un vieux requin de la politique.

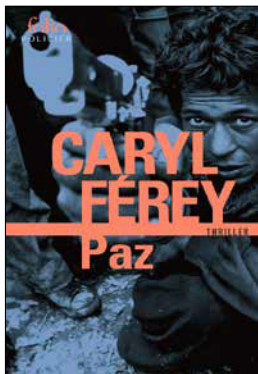
Un ancien officier des forces spéciales désormais chef de la police de Bogotá.

Un combattant des FARC qui a déposé les armes.

Un père, deux fils, une tragédie familiale sur fond de guérilla colombienne.

CARYL FÉREY

Écrivain, voyageur et scénariste, Caryl Férey s'est imposé comme l'un des meilleurs auteurs de thrillers français en 2008 avec *Zulu*, Grand Prix de littérature policière 2008 et Grand Prix des lectrices de *Elle* Policier 2009, avec *Mapuche*, prix Landerneau polar 2012 et Meilleur Polar français 2012 du magazine *Lire*, et, plus récemment, *Condor*.



CARYL FÉREY
PAZ

Cette édition électronique du livre

Paz de Caryl Férey

a été réalisée le 27 novembre 2020

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072922145 - Numéro d'édition : 373543).

Code Sodis : U35614 - ISBN : 9782072922183.

Numéro d'édition : 373547.